



**SITGETANS
ALS CAMPS
NAZIS**

**DE SITGES A L'HORROR DELS
CAMPS DE CONCENTRACIÓ**

FRANÇAIS

Entre août 1940 et mai 1945, au moins onze habitants de Sitges ont connu les horreurs des camps de concentration et d'extermination nazis. De tous, seuls deux survivraient.

C'est une réalité encore peu connue aujourd'hui.

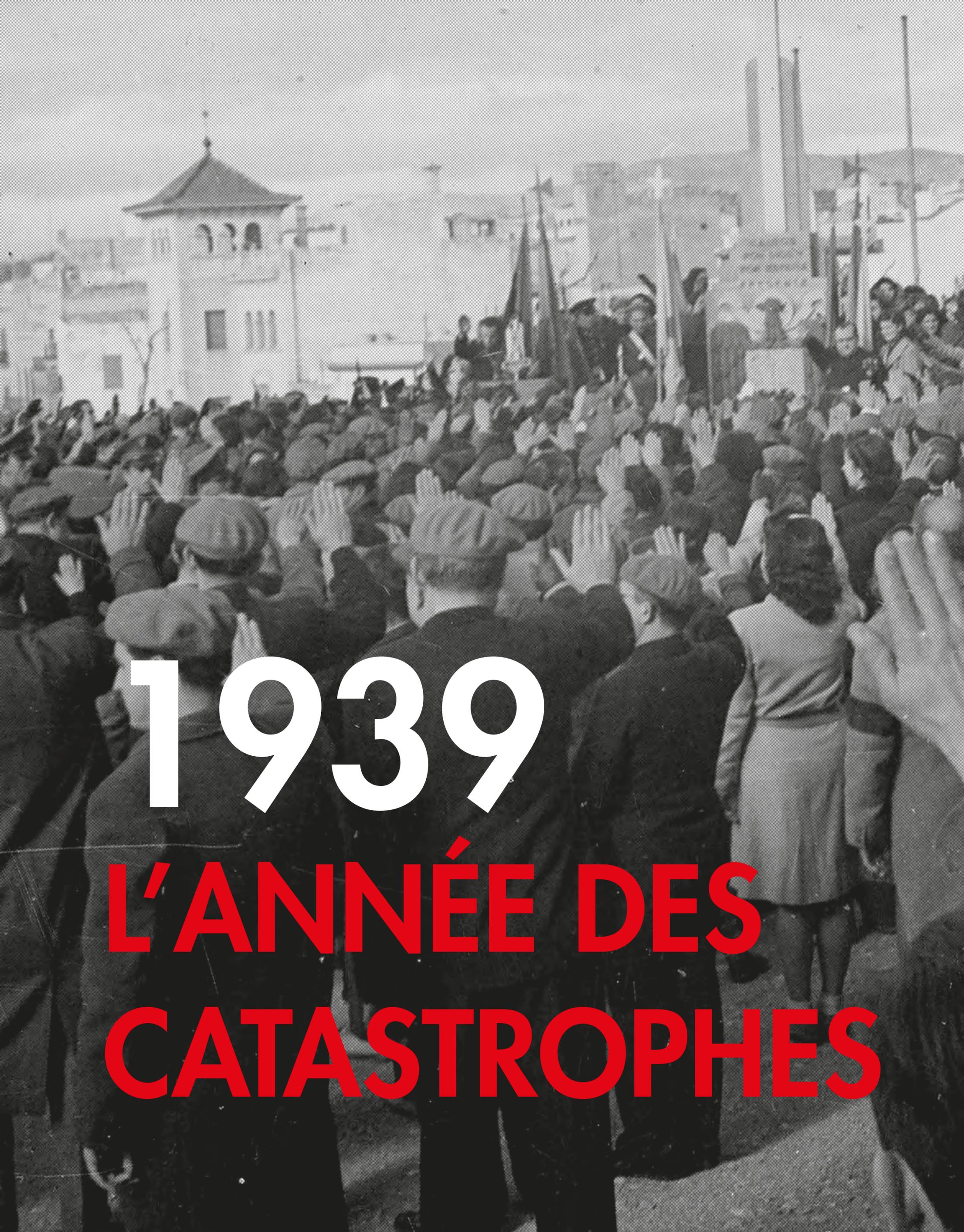
La souffrance et l'horreur vécus par ces derniers et les presque neuf mille autres Espagnols qui ont été déportés vers les camps allemand, ainsi que le silence qui a suivi, constituent l'une des plus grandes hontes collectives qui attendent la réparation, malgré les tentatives ces dernières années. Cependant, l'exploitation humaine dans ces camps, le mépris de cette main d'œuvre une fois son utilité passée, ainsi que de la vie humaine, et l'émergence des systèmes d'extermination massifs, représentent l'un des plus hauts degrés de barbarie connus en toute l'histoire.

Le *Grup d'Estudis Sitgetans* (groupe d'études de Sitges) et le département de la culture de la mairie de Sitges, en collaboration avec l'*Amical de Mauthausen i altres camps i de totes les víctimes del nazisme d'Espanya* (amical de Mauthausen et autres camps pour les victimes du nazisme en Espagne), présentent cette exposition *Sitgetans aux Camps Nazis*, un projet dont la motivation initiale est de faire connaître cette réalité méconnue à Sitges, dans le but de préserver la mémoire de ces déportés et de valoriser leur mémoire au sein de la communauté qui les a vus partir. En même temps, il veut être un point de départ pour une compréhension plus large de ce triste épisode de notre histoire.

Il convient cependant de noter que ce projet a pris en compte, non seulement les déportés nés dans la ville, mais aussi les personnes de Sitges qui sont venues de partout et qui ont, en quelque sorte, pris racine dans la ville, d'où elles ont été forcées de partir. Nous ne devons pas non plus perdre de vue le fait qu'il ne s'agit peut-être pas d'une relation définitive, mais que la liste pourrait être augmentée avec l'élargissement des connaissances qui se fait lentement jour.

À l'occasion du soixante-quinzième anniversaire de la libération des camps de concentration nazis, Sitges s'associe aux efforts de nombreuses populations et entités et veut visualiser la souffrance et l'horreur subies par ceux de nos voisins, et les renvoyer un sentiment d'hommage.





1939

L'ANNÉE DES
CATASTROPHES

LA FIN DE LA GUERRE CIVILE ESPAGNOLE

A midi, le dimanche 22 janvier 1939, les troupes de Franco entrent à Sitges. Sans aucune difficulté, ils ont pris le contrôle de la population. La guerre à Sitges était terminée. Deux jours avant, l'aviation de Franco avait bombardé la ville pour la dernière fois, les bombes ont frappé les rues d'Aigua, Barcelone et Major. Quatre personnes ont été tués et plusieurs maisons détruites.

De nombreux habitants de Sitges ayant des responsabilités publiques à l'époque républicaine avaient déjà quitté la ville en raison de l'avancée imparable des forces franquistes. D'autres, d'origine militaire, ou simplement pour éviter ce qu'ils imaginaient se passeraient, ont également fui vers la frontière française. Un exil incertain commençait pour eux, dont beaucoup ne reviendraient pas.

Arrivés à la frontière, après un chemin plein d'angoisse et de désillusion, les autorités françaises leur ont refusé l'entrée, jusqu'à ce que, sous la pression de la situation, ils cèdent et ouvrent les frontières aux civils le 28 janvier et aux militaires républicains désarmés, le 5 février. Traités, non pas comme des réfugiés de guerre, mais comme des prisonniers, ils attendaient un changement de situation qui leur permettrait de rentrer chez eux. Seuls quelques-uns ont réussi à se réfugier librement en France. Les autres ont été emprisonnés dans des camps improvisés dans des conditions épouvantables, sans le soutien matériel le plus élémentaire.

De là, le dilemme surgit : revenir dans une Espagne qui les réclame avec une volonté vengeresse ou continuer dans un pays étranger où ils n'ont pas été très bien reçus.

Certains de ces réfugiés ont réussi à être revendiqués par des proches à l'étranger ou par une institution comme la S.E.R.E. (Service espagnol d'évacuation des réfugiés) ou le J.A.R.E. (Conseil d'Aide aux Républicains Espagnols) qui les a aidés à réconcilier leur situation personnelle. Mais de nombreux autres sont restés impuissants.

Face à l'inquiétude de la situation et à la pression de l'extrême droite, l'Etat français était pressé de faire disparaître le grand nombre de réfugiés qui restait dans ces camps ignominieux. Les prisonniers ont eu la possibilité de retourner en Espagne ou de rejoindre la Légion Etrangère ou les Compagnies de Travailleurs Etrangers qui commençaient à se former afin de faire des constructions à des fins défensives.

Pendant ce temps, en Espagne, la situation se complique. La répression que les nouvelles autorités avaient commencée contre tous ceux qui n'adhéraient pas au nouveau régime, ainsi que la dénonciation de ceux qui étaient partis, a dessiné une situation nouvelle, marquée par la vengeance et matérialisée dans la Cause Générale, les conseils de guerre, la loi des Responsabilités Politiques, les tribunaux pour la répression contre la franc-maçonnerie et le communisme, et d'autres mécanismes propres du « Nouvel Etat » pro-Franco.

A Sitges, comme partout, les nouvelles autorités ont établi le contrôle de tout : elles purgent les travailleurs municipaux, contrôlent la sphère publique et essaient de le faire avec les privés. Avec la complicité des partisans du nouveau régime, tout écart par rapport à l'orthodoxie dominante est interdit.

Un long silence commençait.

L'EUROPE DE L'ENTRE-DEUX- GUERRES ET LA MONTÉE D'ADOLF HITLER

Depuis la fin de la Première Guerre mondiale, la situation politique est devenue favorable à l'émergence d'idéologies qui alimentent les désirs et la colère qu'une partie de la population européenne est en train d'incuber. Les affrontements entre extrémistes ont facilité l'émergence de nouveaux acteurs, des agitateurs politiques.

Adolf Hitler en Allemagne et Benito Mussolini en Italie ont réussi à les canaliser et à prendre le contrôle de leurs partis politiques, extrémistes et idéologiquement radicalisés.

Tous deux ont commencé une forte chasse à tout ennemi de leur conception politique : communistes, juifs, gitans, socialistes. La persécution de l'ennemi devient désormais une politique active masquée par des politiques efficaces à court terme qui éblouissent la population.

Un exemple clair de cela sera le harcèlement et la chute de la République de Weimar, avec l'assaut du nouveau Parti National-Socialiste dirigé par Adolf Hitler, qui en quelques années passera de politicien de second ordre à devenir le *Führer*.

Hitler est arrivé au pouvoir en 1933 et a depuis revendiqué plus de pouvoirs, ce qui lui permettra de mettre fin à ses adversaires. Très rapidement il mettra la main sur des attributions politiques qui iront au-delà de ce que l'on pourrait soupçonner. Un processus qui aboutira à la conversion d'un État constitutionnel en un État nettement totalitaire et qui se matérialisera dans la constitution du Troisième Reich.

Une fois devenu chancelier et avec le pays entre ses mains, Hitler a présenté un projet expansionniste pour l'Allemagne. Dans un premier temps, il annexe la Sarre et la Rhénanie, et devant l'inaction de la Société des Nations, il envahit l'Autriche et la Tchécoslovaquie.

Grâce à l'accord de non-agression signé entre l'Allemagne et la Russie (pacte Ribbentrop-Molotov), les deux pays se sont partagé la Pologne et la Russie a annexé l'Estonie, la Lettonie et la Lituanie. Le pacte a donné carte blanche à Hitler pour l'action qui conduirait au début de la guerre. Le 1er septembre 1939, les forces de la Wehrmacht (le nom des forces armées allemandes entre 1935-1945) envahissent la Pologne. La guerre avait commencé.

Face à cette situation de guerre, les républicains espagnols qui avaient quitté les camps d'internement du sud de la France et qui avaient rejoint les Compagnies de Travailleurs Etrangers seront désormais, une fois le conflit entamé, destinés à construire des fortifications défensives et à renforcer la ligne Maginot - fortifications construites en France à la frontière avec la Belgique, le Luxembourg, l'Allemagne, la Suisse et l'Italie. D'autres, au début de la guerre, s'enrôleront dans la Légion Etrangère pour lutter contre le fascisme - c'est le cas de Rossend Ferret i Bertran (a) Pauleta de Sitges, qui, après avoir combattu en Afrique du Nord contre les Allemands, ira à Paris pour faire partie de *La Nueve*, la société qui a libéré la capitale française. Et d'autres encore, qui avaient réussi à s'installer librement en France, continueront à se battre en rejoignant la Résistance.

LES CAMPS DE CONCENTRATION ET D'EXTERMINATION

Le régime totalitaire nazi a trouvé dans le système des camps de concentration la possibilité de fermer et d'éliminer non seulement toute dissidence, mais aussi toute différence.

Les premiers camps ont été créés au moment même où Hitler est entré dans la chancellerie avec l'euphémisme de vouloir rééduquer les déraillés par le marxisme. Bientôt, cependant, et en vertu de la politique de persécution active de l'ennemi de la patrie, le Troisième Reich a commencé à emprisonner toute personne soupçonnée d'entraver son but. Les fonctionnaires sympathisants du communisme ont été les premiers à être emprisonnés, suivis par tous ceux accusés de comportement anormal. Le Reich avait trouvé dans ces lieux la solution pour mettre fin à tous les éléments de la société qu'il voyait défavorablement.

A partir de 1934, son fonctionnement est systématisé et de nouveaux camps apparaissent, qui s'étendent entre 1939 et 1942 dans toute l'Europe occupée. Avec le début de la guerre, les camps se sont multipliés et des millions d'Européens de signes très différents s'y sont retrouvés : juifs, communistes, homosexuels, gitans, Témoins de Jéhovah, personnes handicapées physiques ou mentales ..., et dès lors également des prisonniers de guerre de toute l'Europe et des résistants. Autrement dit, quiconque déformait la pureté allemande ou pouvait entraver la croissance de la nation.

Les prisonniers capturés lors d'actions de guerre ou de raids contre la population civile seraient initialement envoyés dans des camps de détention provisoires appelés Stalags. Là, certains d'entre eux bénéficieraient encore d'un certain avantage dans leur statut de prisonniers militaires, mais leur avenir était pratiquement décidé. La grande majorité d'entre eux serait finalement envoyée dans des camps de concentration allemands contrôlés par la police politique, les SS.

En entrant dans les camps, les prisonniers perdaient leur personnalité. Son nom était remplacé par un chiffre. Condamnés à travailler jusqu'à l'épuisement, dans de très mauvaises conditions alimentaires, médicales et d'hygiène, nombre d'entre eux y mourraient.

Une partie de ce travail, dont les SS ont bénéficié financièrement, a été effectuée par des groupes de prisonniers à l'extérieur des camps, dans les soi-disant Kommandos. Au fil du temps, les travaux et les Kommandos se sont multipliés et dispersés, et de nouveaux sous-domaines ont émergé en fonction d'une référence.

Avec la guerre avancée, à partir du milieu de 1942, certains de ces camps adapteraient leurs objectifs. De camps de dégradation et de mort par le travail, ils deviendraient, par nécessité de guerre, des camps où le travail des détenus était vital pour l'industrie de guerre. Un travail où souvent les prisonniers risquaient leur vie en essayant de frustrer, par sabotage, la fabrication de matériel de guerre.

Cependant, le 20 janvier 1942, la conférence de Wannsee (près de Berlin) a eu lieu et les autorités nazies se sont réunis pour réorganiser la « Solution Finale ». Bien que depuis la mi-1941, les troupes allemandes avaient commencé l'extermination de la population juive sur le front de l'Est par des assassinats massifs, les chambres à gaz des camps de concentration prendraient désormais le relais. Environ six millions de Juifs ont été tués, soit gazés dans les camps, soit exécutés par des armes à feu, un génocide qui sera plus tard connu sous le nom d'Holocauste (ou Shoah en hébreu).

LES PACTES ENTRE L'ES- PAGNE FRAN- QUISTE ET L'ALLEMAGNE NAZI

Dès le début du conflit espagnol, la partie fasciste a bénéficié de l'aide matérielle et économique de l'Allemagne sous le Troisième Reich. C'est grâce à son soutien que les forces marocaines de l'armée franquiste traversent le détroit de Gibraltar en août 1936. Et c'est en partie grâce à ce soutien matériel qu'il faut comprendre l'avancée territoriale de l'armée fasciste pendant le conflit.

Les insurgés espagnols et l'Allemagne ont formé une alliance où, dans la pratique, l'Espagne est devenue un banc d'essai pour les innovations techniques de l'armée allemande. Un exemple clair est la destruction de la population de Gernika par l'aviation de la légion allemande Condor.

Avec l'occupation de la France en 1940 par l'armée allemande, de nombreux républicains espagnols intégrés dans les Compagnies de Travailleurs Etrangers sur le sol français, ou simplement établis librement dans ce pays, seront arrêtés et emprisonnés comme prisonniers de guerre dans des camps sous contrôle allemand, ceux connus sous le nom de Frontstalags ou Stalags.

Mais son statut de «prisonnier de guerre» prend fin le 25 septembre 1940. Ce jour-là, la Gestapo informe le Troisième Reich que les républicains espagnols ont perdu leur statut de prisonniers de guerre et sont devenus *Rotspanienkämpfer*, et ne pouvaient donc plus invoquer le droit des « prisonniers de guerre» de la Convention de Genève de 1929. Ils ont également perdu leur statut d'Espagnols et sont devenus apatrides. Pour tout cela, ils sont devenus dépendants de la Gestapo et des SS, et pouvaient également être déportés vers les camps de concentration nazis. Cet ordre bénéficiait de l'approbation du ministre des Affaires Etrangères de la dictature de Franco, Serrano Súñer et le silence du gouvernement de Vichy.

Le désintérêt des autorités espagnoles envers les arrêtés par la police allemande a abouti à des situations déplorables, comme celle du convoi de 927 républicains espagnols qui a quitté Angoulême (Dpt. Charente, France), et a finalement été déporté, en raison de l'inaction des autorités espagnoles qui n'ont pas répondu aux demandes insistantes des autorités allemandes.

Près de neuf mille prisonniers d'origine espagnole seraient envoyés, en vertu de leur statut d'apatride, dans différents camps de concentration : Buchenwald, Dachau, Sachsenhausen, Ravensbrück, Flossenbürg. Et surtout à Mauthausen, où environ sept mille prisonniers républicains connaîtraient l'horreur, et beaucoup mourraient là-bas.

Là, ils étaient connus sous le nom de *Rotspanier*, rouges espagnols, et identifiés avec un triangle bleu apatride et le Spanier S.

SITGETANOS

EN LOS CAM- POS NAZIS



L'ENTRÉE DES CHAMPS

De nombreux témoins ont traité de la dure réalité de la déportation vers les camps nazis. Des auteurs étrangers, espagnols et catalans, et même le témoignage que le Sitgetan José Egea a rassemblé dans un petit livre, nous parlent de l'horreur, de la cruauté et de la présence constante de la mort et à tout moment. Grâce à tous ces témoignages, nous connaissons le niveau de barbarie que les êtres humains peuvent atteindre.

De nombreux espagnols qui se sont fuis à la fin de la guerre civile, ont fini internés dans des camps de réfugiés dans le sud de la France. Là, ils ont appris la misère et la maltraitance infligée par les autorités françaises. La vie quotidienne des camps était marquée par la recherche de matériel pour construire ou améliorer leur « cabane », écrire aux proches et récupérer la nourriture qui leur était donnée de l'extérieur. Cependant, ils ont également établi des amitiés qui dureraient au fil des ans. De nombreux Sitgetans qui ont fui à la fin de la guerre civile ont été témoins de la dureté du séjour dans les camps français. Des témoignages comme celui de Jordi Robert i Ferret (a) Tirano, qu'il a recueilli dans de courts textes poétiques, sont un échantillon de la souffrance de cette époque. Non seulement la France a souffert de cette douleur, mais les autorités collaborationnistes françaises ont également mis en place des camps d'internement au-delà de leur propre territoire. En Afrique du Nord plusieurs camps ont été créés, le plus connu de tous Djelfa (Algérie), où Augustine Roa Ventura a été interné pendant trois ans et, une fois libéré par les forces alliées, il s'est enrôlé dans le Royal Pioneer Corps. de l'armée britannique, avec laquelle il a combattu jusqu'à la fin de la guerre.

Sur les près de neuf mille Espagnols déportés vers les camps de concentration et d'extermination nazis, au moins onze personnes sont nées à Sitges ou avaient pris racine à Sitges. La plupart d'entre eux - neuf - ont été déportés vers le camp de Mauthausen, celui qui accueillait le plus grand nombre d'espagnols - plus de sept mille. Un seul a survécu à cette horreur. Deux autres ont été déportés vers le camp de Buchenwald, bien qu'à la fin de la guerre, ils seraient transférés dans d'autres camps. Parmi ceux-ci, un a survécu.

Nous vous proposons une collection de données extraites de divers documents qui permettent, si nous savons lire entre les lignes, de voir ce qui ne peut être exprimé en mots : peur, douleur physique et psychologique. Ils parlent, sans le dire, de douleur devant un camarade assassiné, de faim, beaucoup de faim, et de désespoir: nuits d'insomnie, de coups, de travail inhumain, de longues marches, des heures interminables plantées dans l'attente des ordres des SS sur la neige sous un froid glacial, blottis dans des cabanes où il dormait recroquevillé et cagoulé, des malades qui ne voulaient pas aller à l'infirmerie par peur des injections d'essence, des gens qui faisaient l'objet d'expériences surréalistes, des personnes âgées et des malades déclarés «non aptes » et emmenés dans des camps tels que Gusen ou le château de Harteim pour les exterminer et les emmener au crématorium, des pièces où ceux qui ne pouvaient pas travailler-produire pour les nazis étaient gazés ... Mais en même temps, ils se rendent compte aussi qu'ils ont connu de première main le sens de la solidarité avec les plus faibles, l'éternelle tentative de cacher les faiblesses de l'autre, et d'aider sous forme de nourriture à ceux qui souffrent le plus nécessaire.

Leurs vies, indépendamment de ce qu'ils avaient fait jusqu'à ce moment, sont un petit échantillon du sacrifice pour la liberté de chacun, pour notre liberté.

ENTREPRISES DE TRAVAILLEURS ETRANGERS

Les républicains espagnols arrivent aux camps nazis par deux itinéraires très différents. La grande majorité le font à cause de leur détention en tant que membres des Compagnies de Travailleurs Etrangers et après être passés par les camps d'internement connus sous le nom de Stalags. Une minorité le fait après avoir été arrêtée en tant que membre de la Résistance, également après les Stalags.

L'inscription dans les Compagnies de Travailleurs Etrangers était pour la plupart des républicains emprisonnés dans les camps français la seule issue pour en sortir.

Regroupés en régiments de deux cent cinquante hommes sous le commandement d'un militaire français, ils se consacrent à renforcer des chantiers défensifs contre la menace allemande, jusqu'au début de la guerre, quand ils sont devenus une cible militaire.

Quand ils se font arrêter par la Wehrmacht ils sont faits prisonniers de guerre, ce qui leur permet d'abord de bénéficier de certains avantages dans sa considération de prisonniers militaires. Cependant, la grande majorité d'entre eux finira par être envoyée au camp de Mauthausen en Autriche.

José López Martínez de Sitges était dans le premier convoi de républicains arrivé à Mauthausen, en août 1940.

José Egea García, José Egea Pujante, Tomás Iglesias et Enric Miralles entrent ensemble à Mauthausen dans le même convoi, le 27 janvier 1941.

LA RÉSISTANCE

Une minorité de déportés d'origine espagnole arrivent dans des camps de concentration après avoir été arrêtés en tant que membres de la Résistance en France. Ce sont des membres du Maquis, des volontaires coordonnés qui mènent des actions de sabotage et de violence, de manière désorganisée au départ et plus préparée par la suite, qui parviennent à affronter les forces allemandes et collaborationnistes.

Son chemin vers les champs est différent. Arrêtés dans les raids contre la population civile par la Gestapo, qui était à la recherche de membres de cette Résistance, ils passent par différents Stalags alors que la guerre est déjà avancée, ce qui explique pourquoi leur séjour dans les camps de concentration a été beaucoup plus court.

Jaume Daví et Joan Abella sont des exemples de cette route vers les champs. Ils entrent dans Buchenwald dans le même convoi le 19 janvier 1944.

SEBASTIÀ ARNAN DOMINGO

Sitges 10/5/1895 - Gusen 30/6/1941

Né à Sitges dans une famille de marins - jeune homme, il faisait partie de l'équipage du canot de sauvetage -, Sebastià s'est engagé professionnellement dans l'industrie de la chaussure et est devenu chef du Syndicat Unique des Fabricants de Chaussures.

Connu par le surnom *démon rouge*, Sebastià était l'aîné de huit frères et sœurs. Il s'est toujours intéressé aux enjeux sociaux et politiques du pays du point de vue ouvrier.

Membre du BOC (Bloc ouvrier et paysan), il est emprisonné pour les événements du 6 octobre 1934. Lors de la formation du POUM (Parti ouvrier d'unification marxiste) en 1935, Sebastià devient militant et dirigeant local.

Pendant les premiers mois de la guerre, il fut plongé dans des actions contre des éléments conservateurs locaux. Directeur pendant la guerre de la publication *Front*, organe du POUM de Sitges, il prend également la tête de la coopérative des ouvriers de la chaussure en 1938, appartenant à la CNT-FAI.

Marié à Rosario Pérez Martí, il a eu deux enfants, Teresa et Sebastià. Ils habitaient au 25 rue Carreta. Leur fille Teresa, également membre du POUM, a été jugée et emprisonnée à la fin de la guerre.

Exilé en France à la fin de la guerre civile, après avoir passé par les camps du sud de la France, il rejoint l'une des Compagnies de Travailleurs Etrangers, peut-être la compagnie numéro neuf ou la cent dix-sept.

Détenu par les nazis, on ignore si à Dunkerque le 4 juin 1940, ou à Bray-Dunes le 6 juin, il a été conduit au Stalag VIII-C Sagan (Pologne) puis au XII-D à Trèves. (Allemagne) où il sera enregistré sous le numéro 55629.

Il quitta ce camp de prisonniers de guerre le 22 janvier 1941 avec un convoi transportant 774 républicains supplémentaires. Sebastià est arrivé à Mauthausen le 25 janvier 1941, où il devient le déporté 4159. Peu de temps après, et probablement en mauvaise santé, il est déplacé à Gusen le 17 février où il entre avec le numéro 10579, installé dans le baraquement numéro 18.

Sébastien mourrait le 30 juin 1941, il serait le premier des habitants de Sitges à perdre la vie dans ces camps. Il était aussi le plus âgé.

KL MAUTHAUSEN 4159

KL GUSEN 10579

MANUEL GARCIA CRESPO

Sitges 1/4/1914 - Gusen 29/1/1942

Il est né à Sitges, mais on sait peu de choses sur lui.

À Sitges, il a travaillé comme chauffeur et des documents allemands enregistrent la profession de motocycliste et de mécanicien.

Il était membre des Compagnies de Travailleurs Etrangers lorsqu'il a été arrêté. Il a été interné au Stalag Wehkreis XVIII-C à Salzbourg, avec le numéro 317.

De là, il fut transféré le 9 septembre 1941 avec quarante autres prisonniers à Mauthausen.

Il est arrivé à Mauthausen le 11 septembre 1941, où il est devenu le prisonnier numéro 4923. En octobre 1942, il a été transféré au baraquement 32 à Gusen, numéro 13918. Manuel Garcia est décédé à Gusen le 29 novembre 1942.

KL MAUTHAUSEN 4923

KL GUSEN 13918

JOSÉ ANTONIO EGEA PUJANTE

Aljúcer (Múrcia) 27/1/1921 -
Villamayor de Gállego (Saragossa) 18/10/2010

José Antonio Egea Pujante est né à Aljúcer, le village de ses parents, José Egea García et Josefa Pujante Sánchez. Le couple vivait déjà à Sitges quand ils attendaient José, mais Josefa a voulu accoucher près de sa mère, alors elle s'est rendue à Aljúcer où José est né. Ils retournèrent bientôt à Sitges.

José Antonio est allé à l'école publique dont Prudencio Santolaria était le principal. Et quand il a terminé ses études, il est allé travailler à l'usine de chaussures Termes (située dans l'actuel parc de Can Bóta).

Le 18 juillet 1936, José avait 16 ans et était membre de la CNT Jeunesse, et comme beaucoup d'autres cénétistes, il décida de s'enrôler pour lutter contre le fascisme. Le père ne l'a cependant pas laissé faire. C'est en 1938, à l'âge de 17 ans, qu'il est appelé par l'armée républicaine dans le cadre de la deuxième « levée du biberon ». Ils l'ont d'abord envoyé à Arenys de Mar pour faire l'instruction et de là il est allé au Prat de Llobregat avec la 103e division.

Avec l'entrée de l'armée franquiste à Barcelone, Egea explique comment lui et d'autres soldats ont fui à Montseny, mais ils ont été arrêtés à Olot avant d'y arriver. José, cependant, s'est échappé. Un jour de février, il traversait la frontière par Le Boulou.

Le 9 février, il entre dans le camp français d'Argelès. Là, il rencontrerait d'autres résidents de Sitges et son père. Dans le camp, ils souffriraient des maltraitements de la population sénégalaise et des mauvaises conditions du camp de réfugiés improvisé.

Après avoir rejeté la proposition du gouvernement français de retourner en Espagne, les deux Egea, Carles Fransoy et Tomás Iglesias se sont enrôlés dans la Compagnie des Travailleurs Etrangers numéro XI, destinée à La Condamine (Haute Provence) pour construire des routes qui menaient aux sommets de la gorge du Parpillon (Hautes-Alpes). Ils y arrivèrent le 24 avril 1939. La compagnie était composée de 250 Espagnols. À l'arrivée de l'hiver, ils quittent le camp de peur d'être isolés par la neige et se rendent au village du Châtelar. Au printemps, la destination a été Novéant (Alsace-et-Lorraine) où ils aideraient le 40e Régiment du Génie à construire de nouveaux ponts pendant deux mois.

D'après une lettre de Tomás Iglesias à sa femme, datée du 27 février 1940 à Gorze, on sait que José était toujours avec eux « le fils d'Egea ne peut pas partir, il n'y a pas d'expéditions... » La lettre ne dit rien sur le père, ce qui fait penser qu'ils étaient à différents endroits. Jusqu'à ce qu'ils voient les premiers soldats belges battre en retraite et ils déménagent à Epinal et de là à Belfort.

Le 22 juin 1940, il est capturé et emprisonné au Fronstalag 140 à Belfort. Egea dit que le 22 janvier 1941 il a été emmené au Stalag XI-B, situé près de Fallingbomel (Basse-Saxe) et interné sous le numéro d'enregistrement 87538. Là, il retrouverait son père.

Ensemble, le 25 janvier, ils embarquent dans le convoi qui doit les conduire à Mauthausen. Accompagnés de 1479 républicains, un voyage qui durera trois longs jours. Ils sont entrés au camp le jour où José a eu 20 ans (27 janvier 1941). Comme le père, il est installé dans le baraquement numéro 15, où il resterait lorsque le père serait transféré au numéro 13.

Egea explique dans son livre les différents travaux qu'il a accomplis depuis son entrée dans le camp jusqu'en 1943 : d'abord, dit-il, il a mis de la pierre au lieu de l'asphalte ; puis, pendant 2 jours, ils l'ont envoyé à la carrière, la fameuse carrière de cent quatre-vingt-six marches. La troisième tâche consistait à charger les camions et la quatrième à réparer les routes.

En 1943, les SS séparèrent quelques hommes pour travailler comme maçons à Kommando Steyr, où ils devaient construire des bancs d'essai de moteurs d'avion. Egea se souvient que là il a reçu de l'aide d'un travailleur civil et de son ami, raconte Josep Borràs, qui faisait office d'interprète ; mais il est aussi tombé sur les kapos connus sous les alias *Putas* et *Popeye*. En avril 1945, les prisonniers de Mauthausen ont été forcés de marcher jusqu'à Gusen, où ils travailleraient à nouveau dans une carrière.

Au camp, il n'a pas échappé à être puni et a reçu vingt-cinq coups de fouet lorsqu'il a été surpris en train de voler des carottes. José pesait trente kilos.

Le 5 mai 1945, Mauthausen est libéré. Les survivants ont été emmenés en train à la Villa Don Quichotte à Toulouse. Egea nous raconte qu'un jour en se rendant à la piscine, il a trouvé la fille de Francisco González Gutierrez, (a) *Paco el Caliqueño*, éminent dirigeant de la CNT et de la FAI et président du comité des milices antifascistes de Sitges, exilé en France depuis 1939, et puis il est allé vivre avec eux. De Toulouse, il fut envoyé à Paris où il reçut enfin un passeport français.

En 1947, il s'installe à nouveau à Toulouse et travaille comme maçon dans «Entreprise du sud», jusqu'à ce que, grâce aux garanties obtenues par la mère du maire Felip Font, au printemps 1948, il retourne à Sitges. José Antonio a épousé Encarnació Martínez le 27 janvier 1949, jour de son anniversaire, et a conservé son dernier emploi de maçon. Le couple a eu deux enfants : José et Elisabet Egea Martínez.

Josep Egea Pujante a vécu à Sitges jusqu'en 2003, date à laquelle il a déménagé à Villamayor de Gállego (Saragosse), où il est décédé à l'âge de 89 ans, le 18 octobre 2010.

Aegean est co-fondateur de l'Amical de Mauthausen et d'autres camps et a expliqué dans des débats et des conférences l'horreur des camps nazis. C'était un homme engagé, fidèle à la promesse que les ex-déportés de *Mai més* (Plus jamais) se sont faite.

KL MAUTHAUSEN 4159

KL GUSEN 10579

JOSÉ LÓPEZ MARTÍNEZ

Sitges 1/2/1913 - Gusen 11/9/1941

Né à Sitges en 1913, fils de Victoriano López Herraiz et Avelina Martínez, il vivait avec ses parents sur la Plage de San Sebastián. Cependant, l'acte de décès contient l'adresse de Barcelone, 117 Carrer de la Marina.

Ingénieur de formation (dans la liste du document *Nomenserzeichnis der Sapienemigraten, Mauthausen* du 6 au 9 août 1940 est répertorié comme étudiant et dans le *Tod fallsaufnahme* (acte de décès) la profession était celle d'ingénieur.

Le document de décès dit que le jeune José était célibataire (ob ledig).

Nous ne savons pas comment il a fui l'Espagne, ni avec certitude à quelle Compagnie de Travailleurs Etrangers il a adhéré (15, 101 ou 103). A la lecture des documents qui parlent de López Martínez, on peut déduire qu'une partie de ces trois Compagnies a été capturée entre le 20 et 25 mai 1940 à Amiens et le reste fin mai-début juin dans le département du Nord-Pas de Calais.

Les prisonniers ont été conduits aux Stalags : XII-A Hohenfels-Oberplaz (nord-est de Nuremberg) et VII-A Moosburg (Haute-Bavière). Lopez a reçu le numéro de prisonnier 40496.

Le 5 août de cette année-là, il est parti avec le convoi qui transportait 398 républicains espagnols à Mauthausen. Le lendemain, il est entré sous le numéro 3164, perdant son identité.

José López faisait partie du premier convoi de républicains espagnols à arriver à Mauthausen le 6 août 1940.

D'après le témoignage du déporté de Vilanova, Antoni Sànchez, nous savons que dans le camp, il était apparenté à d'autres déportés de Vilanova i la Geltrú.

Le 24 janvier 1941, il est transféré à Gusen, où il est mort le 11 septembre de la même année sous le numéro d'immatriculation de déporté 9382.

KL MAUTHAUSEN 3164

KL GUSEN 9382

JAIIME SÁNCHEZ GONZÁLEZ

Sitges 22/12/1907 - Mauthausen 8/5/1942

Né à Sitges, on sait peu de choses sur lui. Forgeron de profession, il apparaît comme célibataire. Pendant la guerre, il a agi comme garde d'assaut, ce qui était probablement la raison qui l'a poussé à l'exil.

Malgré l'absence de données sur son passage dans les Compagnies de Travailleurs Etrangers, tout semble indiquer qu'il en faisait partie.

Il a été fait prisonnier et est entré au Stalag VII-A à Moosburg, près de Munich, sous le numéro 14851.

Le 31 août 1941, il entre à Mauthausen où il reçoit le numéro 5013.

En octobre 1941, il se rend à l'infirmierie de campagne.

Il mourra le 8 mai 1942 dans le même camp de Mauthausen.

KL MAUTHAUSEN 5013

JAUME DAVÍ LUNA

Barcelona 11/5/1919 - Lloc i data desconeguts

Fils de Jaume Daví Mañosa et de sa première épouse, Flora Luna Pelliser, il est né à Barcelone, mais dès son plus jeune âge, la famille s'est regroupée et s'est installée à Sitges.

Jaume sera l'un des jeunes de Sitges incorporés dans la « levée du biberon » (celle de 1940). Les jeunes hommes ont été recrutés fin avril 1938 et Jaume a rejoint l'armée républicaine le 18 mai 1938.

Peu de temps après avoir été au front et poussés par les forces de Franco, son unité s'est désintégrée et il a été transféré en France, où Jaume a été emprisonné dans l'un des camps d'internement dans le sud du pays. Jaume a réussi à quitter le camp lorsqu'il a été réclamé par son oncle Josep Daví, un résident de France, et est allé vivre avec lui.

Avec le début de la guerre avec l'Allemagne, son oncle est mobilisé par l'armée française et Jaume rejoint la Résistance, probablement par l'intermédiaire du Maquis. Dans cette période, il a été nationalisé français et a reçu le nom de Jacques Daví.

Jaume est lié à la chaîne d'évasion Sabot et au réseau Sainte-Jeanne, formé presque exclusivement de Catalans, qui opéraient autour de la petite ville de Valmanya (Conflent), où ils ont caché les fugitifs belges et les ont aidés à franchir la frontière des Pyrénées avec l'Espagne. Le 11 novembre 1943, Jaume est arrêté au cours d'une opération contre ce réseau. Transféré à Paris début 1944, Jaume est interné au Stalag de la Compiègne. Le 17 janvier 1944, il a été envoyé au camp de Buchenwald, avec 252 autres républicains espagnols, dont Joan Abella, également de Sitges, probablement connu de lui, car ils étaient tous deux des jeunes de Sitges le père de Daví avec vécu chez le père de Joan Abella.

Arrivé à Buchenwald le 19 janvier 1944, il a reçu le numéro de prisonnier 41111 et est enregistré au baraquement numéro 52. Le 13 mars 1944, il a été transféré au camp de Dora-Mittelbau, un camp adjacent au camp de Buchenwald, où des moteurs d'avion et des fusées V2 et V1 étaient fabriqués dans l'usine souterraine de Mittelwerk.

La documentation conservée nous apprend qu'à son arrivée à Buchenwald, Daví portait une valise avec des vêtements (pantalon, une paire de chaussettes...), des livres et une montre avec un bracelet en cuir.

La raison de son emprisonnement a également été notée: la politique (politique) ; ainsi que le métier du jeune homme: arbeiter (ouvrier).

Le 29 décembre 1944, il est hospitalisé à l'infirmerie du camp pour une blessure à un genou. Un rapport parle de son état et du traitement qu'elle reçoit.

Le camp de Dora-Mittelbau a été libéré le 11 avril 1945 par l'armée américaine. Quelques jours plus tôt, les nazis avaient ordonné son évacuation et organisé l'une des soi-disant marches de la mort pour démanteler le camp, déplaçant les prisonniers vers le nord. Il est probable que Jaume Daví en faisait partie. Lorsque la 1ère armée américaine est entrée dans le camp de Dora-Mittelbau, ils n'ont trouvé que les malades et les cadavres vivants.

Le taux de mortalité élevé dans ces marches de la mort suggère que Jaume est décédé lors d'un de ces voyages.

Son père, Jaume Daví Mañosa, évoque dans ses mémoires la possibilité qu'il soit encore envoyé au camp de Ravensbrück et qu'il y soit libéré par l'armée soviétique.

En tout cas, Jaume Daví a disparu, probablement au marches de la mort, et on a plus jamais rien su de lui.

Un dossier du Service Historique de la Défense (GR16P 160180) porte son nom.

¹ **La destrucció de l'Art Sacre Sitgetà. Memòries de Jaume Daví i Mañosa.** Blai Fontanals. Fragments d'Història. Ajuntament de Sitges. 2018

KL BUCHENWALD 41111

KL MITTELBAU-DORA 41111

MANUEL CALVENTÓS SÁNCHEZ

Garraf (Sitges) 25/12/1909 - Gusen 29/12/1942

Manuel Calventós est né dans le village de Garraf, dans la commune de Sitges, où il a travaillé comme opérateur dans l'une des carrières.

Il avait épousé Maria Elvira Lafarga en 1935 dans la cour de Sant Adrià del Besós, où la famille de la mariée devrait également vivre. Son père, Francisco, était membre de l'Ateneu Federal de Sant Adrià del Besós.

On ignore pour quelles raisons il s'est exilé, ou quelle a été sa trajectoire de vie jusqu'à son incarcération au Stalag XVII-B (Krems-Gneixendorf, Basse-Autriche) avec le numéro 29694. De là, le 19 décembre 1941, il a été conduit à Mauthausen dans un convoi en provenance de Vienne et composé de 341 républicains. A Mauthausen a reçu le numéro 5001.

On sait qu'en août 1942 il fut admis chez l'infirmière pour une blessure. C'est peut-être pour cela que le 5 novembre 1942, il fut transféré à l'enfer de Gusen, où il mourrait le 29 décembre, avec le numéro de prisonnier 4174.

Rafael Mateos raconte *qu'à la fin de 1939 et au début de 1940, il y a eu un retour des jeunes mobilisés et des prisonniers. Il semble que tous les hommes sont revenus sauf un ouvrier de carrière qui, peut-être à cause de ses idées politiques, a fini par être déporté dans un camp de concentration nazi où on a malheureusement perdu sa trace*¹. La référence nous permet d'assurer que ce «non-retourné» était Manuel Calventós.

¹ ***Història de Garraf***. Rafael Mateos Ayza. Fragments d'història. Ajuntament de Sitges. 2003 pg. 146

KL MAUTHAUSEN 5001

KL GUSEN 4174

JOSÉ EGEA GARCÍA

**Aljúcar (Múrcia) 4/2/1897 -
Castell de Hartheim (Àustria) 27/9/1941**

José Egea García est arrivé à Sitges vers 1920 avec sa fiancée Josefa Pujante Sánchez, également d'Aljúcar. Ils se sont mariés à Sitges. José connaissait déjà le village car il était venu travailler avec son père dans la carrière de Garraf.

Le couple a eu sept enfants. L'aîné, José Egea Pujante, a également été déporté à Mauthausen.

Initialement installés dans une cabane à Poble Sec, ils ont après déménagé dans les maisons de Silvestre (Route de Barcelone). Au début de la guerre, ils ont déménagé dans la rue Sant Francesc, nommée à cette époque Francesc Ferrer i Guàrdia, dans l'une des maisons saisies par les autorités.

José Egea a travaillé dans l'usine Can Fradera à Vallcarca, mais pendant la République, il l'a fait au conseil municipal. Membre de la CNT, au début de la guerre il était l'un des représentants de l'usine Fradera. Un mois après la formation du premier conseil municipal (28 octobre 1936), José Egea devient conseiller (23 novembre 1936) représentant la CNT, en remplacement de Jacint Sastre Descarrega. Il devient membre du Comité d'Économie et Fiscal.

Avec la chute de Sitges en janvier 1939, la famille déménage à Badalona. La peur, cependant, les fit rentrer à Sitges, à l'exception de José et du fils aîné qui était déjà au front. Le reste de la famille déménage dans les maisons de Silvestre.

José Egea García est parti vers La Jonquère. Il est entré dans la Catalogne du Nord avec d'autres habitants de Sitges (José Torres, Carles Fransoy et Tomàs Iglesias) le 9 février 1939 et a été interné dans le camp de réfugiés d'Argelès. Là, José a retrouvé son fils.

Le 24 avril 1939, ils quittent le camp d'Argelès et intègrent la XI Compagnie de Travailleurs Etrangers à destination de La Condamine (Haute Provence) pour faire des fortifications, des poudrières, des tunnels, des casemates et le conditionnement des routes. Ils y resteront jusqu'à l'arrivée du froid et de la neige. De La Condamine ils sont passés au village de Novéant, situé en Alsace-Lorraine pour renforcer la ligne Maginot.

Le 22 juin 1940 à José a été capturé par la Wehrmacht à Belfort (région de la Bourgogne) et enfermé dans le camp de prisonniers de guerre dans le front (140 Belfort). De là, il a été transféré au Stalag XI-B à Fallingbostal (Basse-Saxe) avec le numéro d'enregistrement 87538, où il a retrouvé à nouveau son fils José.

Le 25 janvier 1941, José Egea García quitta le camp de prisonniers de guerre avec 1 470 républicains, dont l'un était son fils. Le convoi est arrivé à Mauthausen le 27 janvier. Ils étaient également accompagnés de l'écrivain Joaquim Amat-Piniella, qui a survécu et a été l'un des fondateurs de l'Amical de Mauthausen et d'autres camps, et auteur du livre *KL Reich*.

A Mauthausen, José Egea García est devenu le numéro 6315. Père et fils sont destinés au baraquement numéro 15. Mais, après la quarantaine, Egea García a demandé à changer de baraquement car, selon son fils, ils ne pouvaient pas voir comment ils étaient battus sans pouvoir se défendre l'un à l'autre. Ensuite, José est destiné au numéro 13, le pire du camp.

Le 8 avril de la même année, José Egea Garcia a été transféré à Gusen, son numéro d'enregistrement était 11863. Et de Gusen il est allé au château de Hartheim, un endroit funeste où ils ont envoyé des prisonniers malades et ont appliqué « l'opération T4 » (Aktion T4), c'est-à-dire, l'euthanasie.

José Egea Garcia a été gazé le 27 septembre 1941.

Son fils, qui était à Mauthausen, ne l'a appris qu'à Noël 1942.

KL MAUTHAUSEN 6315

KL GUSEN 11863

TOMÁS IGLESIAS IGLESIAS

Casas del Monte (Cáceres) 9/6/1903 - Gusen 8/1/1942

Tomás Iglesias, né à Casas del Monte (Cáceres), était arrivé à Sitges en 1936. En tant que célibataire, il vivait au numéro 56 de la rue Francesc Ferrer i Guàrdia (maintenant la rue Sant Francesc), puis dans la rue Sant Gaudenci. Il a travaillé comme ouvrier dans l'usine Ciments Fradera à Vallcarca. Membre de la CNT, lorsque la guerre a éclaté, il était membre de la FAI. Embarqué dans l'expédition commandée par le capitaine Albert Bayo pour reconquérir les îles Baléares pour la République, après sa défaite, il retourne à Sitges. Peu de temps après, Tomás rejoint la colonne Ortiz (CNT-FAI) et s'installe dans la région de Caspe. Le 18 février 1937, il rejoint Ana Carrión en union libre. L'union est émise par le comité de défense de Sitges. Le couple a eu une fille, qu'ils ont appelée Llibertat (Liberté). Après la guerre civile, le nom de Llibertat ne pouvait être prononcé que dans la sphère familiale car la dictature de Franco et l'Église catholique ne le reconnaissaient pas, alors ils ont forcé Ana à lui changer le nom et l'ont appelé officiellement Incarnation.

Peu de temps avant la fin de la guerre, Tomás Iglesias est retourné à Sitges et a tenté de fuir avec toute sa famille, mais c'était très difficile pour eux, et sa femme, sa belle-mère et sa fille sont retournées à Sitges. Lui, il est parti vers la frontière.

Il a quitté l'Espagne en février 1939 avec d'autres camarades de Sitges et a été confiné au camp de réfugiés d'Argelès.

Il semble que sa trajectoire ait été parallèle à celle de la famille Egea. Engagé dans la XI Compagnie des Travailleurs Etrangers à La Condamine, d'où il a écrit sa première lettre à Anita le 3 juillet 1939, il resterait dans ce camp jusqu'à l'arrivée du froid. Dans une autre lettre du 17 novembre, il dit qu'ils sont plongés dans la neige depuis dix-neuf jours. Entre novembre et février de l'année suivante, il s'installe à Gorze (département de la Moselle) et de là, il écrit à nouveau. La lettre, datée du 27 février 1940, est assez intéressante car elle répond à une question d'une lettre précédente d'Anita dans laquelle elle devrait lui demander sur le jeune Egea. Iglesias répond qu'il est avec lui car il ne peut pas partir, puisqu'il n'y a pas «d'expéditions en Espagne». Par conséquent, parmi le groupe de personnes de Sitges qui ont quitté ensemble le camp d'Argelès, au moins Egea Pujante et Iglesias Iglesias restent ensemble.

Les dernières nouvelles que la famille reçoit datent d'avril 1940 de Gorze, où il leur écrit une lettre datée du 22-04-1940.

Entre avril et mai, il est peut-être capturé et emmené au Frontstalag 140 à Belfort (Bourgogne). De là, il est transféré au Stalag XI-B à Fallingbomel (Basse-Saxe) avec le numéro d'enregistrement 86877.

Le 25 janvier 1941, il part en convoi pour Mauthausen avec 1472 autres républicains, où les Egea, père et fils, et Enric Miralles, également de Sitges, voyagent avec lui.

Iglesias arrive à Mauthausen le 27 janvier, et devient le prisonnier numéro 5991.

Le 30 juin de la même année, il est transféré à Gusen, où il mourra le 8 janvier 1942.

Pendant son séjour dans les Compagnies des Travailleurs Etrangers, Tomás gardait toujours des chocolats qu'il avait pu collecter dans l'intention de pouvoir les donner à sa fille Llibertat.

KL MAUTHAUSEN 5991

ENRIQUE MIRALLES RODÉS

Barcelona 8/10/1898 - Gusen 28/1/1942

Né à Barcelone et cordonnier de profession, il militait dans la section de Sitges de la CNT. Pendant la guerre civile, il a défilé en tant que milicien volontaire sur le front aragonais.

Il est retourné à Sitges et a occupé divers postes municipaux représentant la CNT. En 1937, il présida le comité local et fut secrétaire du tribunal municipal.

Il vivait au numéro 27, Passeig Vilanova, avec sa sœur Regina Miralles Rodés et ses parents.

À la fin de la guerre, il part pour la France et au déclenchement de la Seconde Guerre Mondiale, il rejoint la Compagnie des Travailleurs Etrangers n ° 4.

Capturé en juin 1940, probablement à Belfort, il est interné au Frontstalag de Belfort, de là il est déplacé au Stalag XI-B à Fallingbostel, numéro 87805.

Le 25 janvier 1941 est transféré à Mauthausen avec autres 1472 républicains, parmi lesquelles se trouvaient Tomás Iglesias et les Egea. Il arrive à Mauthausen le 27 janvier 1941, où il reçoit le numéro de prisonnier 6643.

De là, il passera à Gusen le 21 avril 1941 sous le numéro 12457, où il mourra le 28 janvier 1942.

Enric Miralles et Manuel Garcia Crespo, également de Sitges, sont morts à quelques heures d'intervalle au même endroit.

KL MAUTHAUSEN 6643

KL GUSEN 12457

JOAN ABELLA BEL

Barcelona 8/7/1909 - Ramonville (França) 25/6/1976

Joan Abella est né à Barcelone, mais sa famille était déjà installée à Sitges. Il était le fils d'Ambrós Abella, le directeur de la centrale électrique locale.

Jeune garçon, il a étudié à l'école de Sant Josep. Son intérêt pour la technologie l'a amené à travailler à l'usine de chaussures Benazet en tant que mainteneur de machines. Il a également travaillé en tant que chauffeur: il amenait du poisson du nord de la péninsule.

Ami de l'Esquerra de Sitges, on ne sait pas exactement quel rôle il a joué pendant la guerre, on sait seulement qu'il est présent au front, et qu'Antoni García Martínez le place comme commissaire politique pendant les jours du conflit. ¹

Vers la fin de la guerre, il a franchi la frontière et a été interné dans l'un des camps de réfugiés du sud de la France, dont il réussit à sortir grâce à la réclamation de son beau-frère Albert Bartés depuis le Cuba. Joan a reconstruit sa vie à Toulouse où il rencontre Georgette-Alice Berthoul, qui deviendrait son épouse. En 1941, il est devenu un ressortissant français avec le nom de Jean Abella. À Toulouse, il a vécu avec d'autres exilés de Sitges tels que Joan Santaló i Camps (le dernier maire républicain de Sitges) et sa famille, et Emili Martín Munté. Jaume Montserrat Ibáñez (gendre de Joan Santaló) se souvient que la maison des Santalós était un point de rencontre, d'aide et aussi de soutien à la résistance. Abella a participé aux réunions pendant qu'il vivait à Toulouse.

Jean et Georgette étaient des membres actifs de la Résistance pendant l'occupation allemande de la France. La petite boutique qu'ils tenaient à Toulouse est devenue un point de contact pour la Résistance. Le 2 juillet 1943, Jean est arrêté lors de l'opération Meerschaum contre des éléments de la Résistance. Il a été emprisonné à Paris et après il a été transféré au camp d'internement de Compiègne dans les Hautes-Alpes en France.

Déplacé à Buchenwald le 17 janvier 1944, il y entre deux jours plus tard. Jaume Daví, également de Sitges, était dans le même convoi, avec 252 autres républicains espagnols. Là, Jean deviendra le prisonnier numéro 40749.

La vie dans le camp est dure, Jean reçoit des raclées qui blessent son rein. Mais il parvient à s'en sortir en travaillant dans la cuisine du camp où, quand il le peut, il «crache» sur le sandwich de Kapos.

Depuis sa situation dans la cuisine du camp, Jean a aidé d'autres prisonniers. Sa solidarité ne sera connue par sa famille que plusieurs années plus tard, lorsque d'anciens déportés en visite à Sitges contactaient la famille Abella afin de pouvoir l'expliquer et le remercier pour l'aide que Jean leur avait apportée pendant les jours d'internement.

Jean faisait également partie du Kommando Gustloff Werke II. Un Kommando qui travaillait dans l'usine d'armes que cette société possédait à côté du camp de Buchenwald. Probablement en raison de ses connaissances en mécanique, il a été transféré, peu avant la fin de la guerre, en avril 1945, à Leitmeritz (République tchèque), un sous-camp de Flossenbürg, spécialisée dans la fabrication de moteurs.

On ne sait pas comment il s'est échappé du camp, ou s'il y est entré, la famille se souvient d'un saut de train, mais le fait est qu'Abella est libérée à Vetrusici (près de Prague) à une soixantaine de kilomètres du camp, le 29 avril 1945.

Joan Abella a été décoré à plusieurs reprises pour ses actions dans la résistance et en tant que survivante des camps nazis. On ne sait pas quoi ni qui il a aidé, mais son rôle pendant les jours d'internement était certainement très important.

Il garde son indéniable esprit d'aide quand, une fois la guerre finie, il continue d'apporter son aide à ceux qui en font la demande, comme Rossend Ferret (a) Pauleta de Sitges, à qui il donne travail et logement chez lui à Toulouse.

Vers 1954, explique LLuís Curtiada, un groupe d'habitants de Sitges s'est rendu à Villeneuve-de-la-Raho et, dans ce village du Roussillon, ils ont rencontré Joan Abella et Joan Santaló.

Il entretient une relation épistolaire avec Felip Font, maire de Sitges pendant plusieurs années, qui l'informe de la situation réelle à Sitges.

Après la mort de Franco, Joan retournait fréquemment à Sitges, où il s'installait à la rue Marquès de Montroig, pour passer ses vacances.

Joan a toujours maintenu vivante la dévotion pour Sitges et les habitants de Sitges.

La France a reconnu Jean Abella comme un héros de guerre et son enterrement à Ramonville, près de Toulouse, en présence d'importantes autorités françaises, s'est fait avec les honneurs militaires. Deux dossiers au Service Historique de la Défense, l'un en tant que membre des forces armées de l'intérieur (AC21P 695297), et un autre en tant que déporté (GR16P 1459), l'attestent.

Malgré cela, la douleur que Jean avait subie pendant sa période d'internement dans les camps de concentration lui avait fait perdre confiance en l'humanité. Très réservée lorsqu'il parlait de ces problèmes avec qui que ce soit, Jean n'a pas voulu avoir d'enfants. Il disait croire en Dieu, mais pas en l'humanité.

KL BUCHENWALD 40749
KL FLOSSENBÜRG 40749

TRAVAILLEURS DE SITGES SOUS LE TROISIÈME REICH

En août 1941, Madrid et Berlin signèrent un accord par lequel un bon nombre d'ouvriers espagnols iraient volontairement travailler en Allemagne, dans le cadre du retour de l'aide apportée au côté franquiste par l'Allemagne hitlérienne.

Ces ouvriers viennent s'ajouter aux Espagnols qui, recrutés de force parmi les réfugiés en France, ont été contraints de travailler pour les nazis, soit en France, soit en Allemagne même, ainsi qu'à d'autres groupes d'Espagnols détenus dans la France occupée et déjà emprisonnés, ils acceptent de travailler pour l'Allemagne afin d'éviter les camps de concentration.

Ces ouvriers, forcés ou non, qui finiraient au service de l'industrie du Reich, constituent l'un des aspects les moins connus des Espagnols dans l'Allemagne nazie.

On estime que des dizaines de milliers d'Espagnols ont été contraints de travailler à la fois dans des ouvrages de défense et de fortification et pour des usines allemandes qui ont demandé aux autorités ouvrières de compenser l'absence de main-d'œuvre locale.

On les faisait sortir des prisons ou des stalags où ils étaient emprisonnés et forcés de travailler pour le Reich. C'est le cas de Ramón Silla Iborra de Sitges (Sitges, 1897) (a) *Cul d'Angònies* et de son épouse Aurora Guillot Gustems (Sitges, 1903), qui de 1942 à 1944 elle, et en 1945 lui, ont travaillé à la Turbinenfabrik Brucker, Kani & Co. à Dresde. Fuis de l'Espagne à la fin de la guerre civile, où Ramón Silla avait joué un rôle de premier plan dans la politique locale et les événements violents de Sitges à l'été 1936, ils ont été probablement internés dans des camps ou des prisons où la seule issue était de signer un contrat de travail en Allemagne. Cela les amènerait à travailler dans des usines d'armement, où, bien qu'ils soient considérés comme des travailleurs libres, ils ne l'étaient vraiment pas.

Installés en France à la fin de la guerre, ils montent un atelier de chaussures dans la ville de Brignoles (Provence, France), avec leurs beaux-frères Manuel Grossi et Teresa Guillot.

Un cas très différent est celui du jeune habitant de Sitges Enrique Salafranca Rabassa (Sitges 1923). Son cas est un exemple de la misère de l'Espagne après la guerre. En novembre 1941, il se porte volontaire pour aller travailler en Allemagne, afin de rejoindre l'initiative lancée par une organisation créée spécifiquement, la *Commission interministérielle pour l'envoi des travailleurs en Allemagne* (CIPETA). Par son intermédiation, l'Espagne a offert aux producteurs allemands du IIIe Reich une compensation pour l'aide reçue pendant la guerre civile.

D'après la documentation, nous savons que Salafranca a travaillé au moins dans la Gera Technischen Werkstätten (2-12-41 / 25-8-42), dans l'usine de composants pour l'aviation Arado (23-3-43 / 30-6-43) , et la société Siemens (5-7-43 / 24-8-43).

LA FIN DE LA SECONDE GUERRE MONDIALE ET LA LIBÉRATION

La clé de voûte était Stalingrad. La ville du nom du dictateur communiste, au bord de la Volga, est devenu le champ de bataille décisif entre août 1942 et février 1943. Rue par rue, bâtiment par bâtiment, à des températures extrêmes, pendant environ cinq mois, l'Armée rouge réussit à renverser les Allemands et à inverser le cours de la guerre. Sur le front de l'Est, la lutte a été dévastatrice. Cependant, Staline devra attendre que les Alliés débarquent en Normandie pour que le poids de la guerre soit allégé à l'est. Le 6 juin 1944, les troupes américaines, anglaises et canadiennes débarquent sur la côte française, arrivent à Paris en quatre-vingts jours et en six mois parviennent à expulser les troupes allemandes de France et de Belgique. Le Führer finit par se suicider dans son bunker le 30 avril 1945, et entre le 8 et le 9 mai, ses généraux signent la reddition inconditionnelle. La guerre en Europe était terminée, mais pas encore dans le Pacifique. Les 6 et 9 août, l'armée américaine a largué deux bombes atomiques dans le ciel d'Hiroshima et de Nagasaki, respectivement, provoquant la plus grande explosion connue de l'histoire. Le Japon s'est rendu le 14 août.

On estime qu'entre 1939 et 1945 environ trente-six millions et demi de personnes sont mortes en Europe de causes liées à la guerre (l'équivalent de la population de la France au début du conflit). Mais surtout, contrairement à la Première Guerre mondiale, plus de la moitié étaient des civils non combattants. Le continent était dévasté et les survivants étaient confrontés à une période de famine, de maladie et de migration, en particulier à l'est. D'un autre côté, dans la dernière partie de la guerre, alors que les armées alliées avançaient sur Berlin, elles ont découvert des camps d'extermination nazis. Ils connaissaient son existence, mais l'horreur qu'ils rencontraient dépassait de loin ce qu'ils auraient pu imaginer. En juillet 1944, les troupes soviétiques étaient arrivées dans le camp de Majdanek près de Lublin, en Pologne, et pendant l'été à Belzec, Sobibor et Treblinka. Les Allemands avaient tenté de cacher les preuves de l'extermination de masse, mais les preuves étaient irréfutables, et le 27 janvier 1945, les Soviétiques ont libéré le plus grand camp de tous: Auschwitz. Peu à peu, le reste des camps a été libéré. À la fin de la guerre, les troupes britanniques libèrent Bergen-Belsen et Neuengamme; et les troupes américaines ont fait de même à Buchenwald, Dora-Mittelbau, Flossenbürg, Dachau ... et Mauthausen le 5 mai, dernier camp à être libéré. Deux ou trois jours plus tôt, il avait été abandonné par les SS et placé en garde à vue par la police de Vienne. Là, juste avant l'arrivée de la patrouille de l'armée américaine, les républicains espagnols ont gravi les tours et ont accroché la banderole de bienvenue que le peintre Francesc Teix avait préparée pour les recevoir: «Les Espagnols antifascistes saluent les forces libératrices».

RETOUR À NULLE PART

Les camps avaient été libérés et les personnes qui ont réussi à survivre étaient entourées de cadavres et de maladies endémiques. Beaucoup se rendraient compte qu'ils n'avaient pas de maison où retourner, en particulier les Juifs, sans biens ni emplois et une société qui n'était plus la leur. Les républicains espagnols n'ont pas eu la tâche facile non plus. Ils ne pouvaient pas retourner dans leur pays. L'Espagne est restée sous la poignée de fer du dictateur Francisco Franco. Rappelant la libération de Buchenwald, Jorge Semprun écrivait: «J'ai pensé à tout ce qui pouvait être dit sur ces deux mots: retour, rapatriement. Le second, évidemment, n'avait aucun sens pour moi. Tout d'abord, je n'étais pas retourné dans mon pays d'origine pour revenir en France. De plus, si nous allions au fond des choses, il était clair que je ne pourrais jamais retourner dans aucune patrie. Il n'y avait plus de patrie pour moi. Et il n'y en aurait plus jamais. Ou il y en aurait beaucoup, qui à la fin seraient la même chose". Beaucoup d'Espagnols libérés sont retournés en France où ils ont finalement obtenu le statut de réfugiés politiques, mais ils croyaient qu'ils pourraient rentrer en Espagne dans un délai de temps, ils croyaient que les alliés renverseraient Franco, ils croyaient qu'ils finiraient de balayer les fascismes de Europe, mais ils le croyaient à tort. Les Alliés ont décidé de ne pas agir et, bien que la dictature de Franco serait isolée au début, avec le début de la guerre froide, elle finirait par sortir victorieuse. En février 1948, la France a rouvert la frontière avec l'Espagne. L'isolement touchait à sa fin. En 1950, les États-Unis ils ont accepté d'accorder du crédit à l'Espagne tandis que l'ONU annulait la résolution avec laquelle elle avait condamné le régime quatre ans plus tôt. À la fin des années 40, quelques 100 000 réfugiés espagnols résidaient en France et, voyant que la dictature allait durer, beaucoup décidèrent d'y rester tandis que d'autres préféreraient rentrer par étapes. Les réfugiés qui ont décidé de rester en France (la grande majorité) ont bénéficié d'un réseau social très fort, avec plus de cent soixante entités politiques et culturelles, avec leurs newsletters et journaux, distribués principalement dans l'hexagone sud, très politisé, mais aussi très divisé. D'un autre côté, les personnes qui sont retournées en Espagne ont trouvé un pays qui vivait encore dans la misère, avec des cartes de rationnement. Ils ont retrouvé la famille qui n'était pas partis en exil, des hommes et des femmes qui avaient peut-être appris (ou non) la mort de leurs proches alors qu'ils luttait pour survivre dans un environnement hostile. L'Espagne était une immense prison qui persécutait et exécutait encore les gens pour des raisons de guerre civile, un système qui les surveillait et les mettait toujours sous suspicion, avec des casernes de la garde civile où ils devraient comparaître fréquemment pendant des années et avec une stigmatisation sociale qu'ils porteraient tout au long de la dictature.

LA MÉMOIRE DES CHAMPS

L'année 1962 a été d'une grande importance pour les républicains déportés. D'une part, dans le camp de Mauthausen, un grand monument a été érigé à sa mémoire, réalisé à l'initiative des déportés, dont la plupart étaient des résidents de France et beaucoup membres de la Fédération Nationale des Déportés et Internés Résistants et Patriotes (FNDIRP). D'autre part, parce que l'Amical de Mauthausen a été fondé en Espagne.

Cette année-là, le secrétaire général de l'Amical de Paris, Émile Valley, s'est rendu à Barcelone pour rendre effective la livraison de trois mille pots de lait en poudre au gouvernement civil, un don fait par d'anciens déportés français et espagnols pour soulager les inondations catastrophiques survenues dans le Vallès. Profitant de leur séjour, Valley et l'ancien déporté Joan Pagès ont organisé un dîner à Barcelone avec d'autres survivants des camps nazis pour proposer la création de l'Amical de Mauthausen. Bien qu'elle n'ait été légalisée qu'en 1978, elle a été la première association nationale à réunir, non seulement d'anciens déportés dans le camp autrichien, mais également d'autres camps nazis. Parmi ses devoirs était de garder la mémoire et à des dates importantes, comme le 14 avril (jour de la proclamation de la Seconde République) ou le 5 mai (la libération de Mauthausen) organiser des déjeuners de fraternité. L'un d'eux, le 5 mai 1968, a eu lieu à l'hôtel Arcadia de Sitges, où 65 membres de l'Amical se sont rencontrés et ont distribué des triangles bleus avec le «S» blanc et «Mauthausen» dans le haut, avec des lettres rouges sur fond blanc. Avec le temps, ils répandraient le souvenir de la déportation, généreraient les indemnisations de la République Fédérale d'Allemagne, lanceraient des campagnes contre le racisme de l'extrême droite, contre la guerre et en faveur des droits de l'homme. Des publications telles que celles de *K.L. Reich* (1963), de Joaquim Amat-Piniella, ou plus tard le livre de la journaliste Montserrat Roig, *Les catalans dans les camps nazis* (1977), ont servi à sensibiliser la société à la réalité des déportés républicains. Des voyages annuels dans la campagne autrichienne - certains avec la participation de parents de déportés de Sitges - ont permis de se souvenir et de rendre hommage aux camarades qui n'ont pas survécu à l'horreur nazie, commémorations qui étaient également présentes dans de nouveaux monuments érigés dans toute l'Espagne à partir de 1983. Parallèlement, ils ont réalisé un grand travail de diffusion à travers des expositions et des conférences dans les écoles et les lycées pour que les nouvelles générations prennent conscience de leur passé. Déjà au nouveau millénaire, dans le cadre des mouvements de récupération de la mémoire historique, de nouvelles entités apparaîtront (comme le Triangle Bleu ou l'Amical de Ravensbrück) et, poussées par des revendications associatives, les différentes administrations publiques essaieront et essaient de reconnaître leur travail et de diffuser leur message - avec plus ou moins de chance - à travers de nouvelles politiques de mémoire.

PLUS JAMAIS

JOSÉ EGEA PUJANTE, L'HOMME ENGAGÉ DANS LE SERMENT

MAI 1945, Gusen;
"Calme tout est fini" [Armée EEUU]

Le plus jeune du groupe de Sitges, qui était entré dans le camp de Mathausen le 27 janvier 1941, juste le jour de ses vingt ans, a entendu ces mots TOUT EST FINI.

L'horreur était finie, la guerre était finie. Des squelettes vivants ont reçu les troupes alliées dans chacun des camps nazis libérés de janvier à mai.

José Egea a cessé d'être le numéro 5894 pour redevenir une personne avec nom et prénom. Le «Chiquillo», comme l'appelaient ses compagnons parce qu'il était le plus jeune de la bande, a quitté le camp tout en laissant dans les «pierres ensanglantées» des 186 marches les compagnons qui n'avaient pas pu survivre. Il l'a fait, mais il ne pourrait jamais oublier «l'enfer».

En 1947, il s'installe à nouveau à Toulouse et travaille comme maçon, métier que lui avait imposé un kapo en 1943 lorsqu'il avait été emmené au Stayer où ils fabriquaient des bancs d'essais pour moteurs d'avion, il avait beau lui dire qu'il était cordonnier, mais il n'y avait rien à faire et il a été maçon.

À la maison, cependant, il leur manquait et il voulait aussi rentrer, ce qu'il a réalisé après avoir obtenu les garanties nécessaires du maire Felip Font. José rentrait chez lui en Espagne de Franco, à Sitges. Et fidèle aux dates indiquées, comme il nous le dit lui-même, José Antonio s'est marié le 27 janvier 1949, le jour de son autre anniversaire, avec Encarnació Martínez, et a conservé son dernier emploi de maçon.

On sait peu de choses sur ces années de retour, mais certainement il n'avait pas pu oublier cette «neige rouge» du camp de Gusen, la solidarité du baraquement 10 où il vivait avec les gitans, les raclées de «Popeye» et de «Putà», le poids des pierres dans la carrière et la perte du père qui restera à jamais plus dans l'air du château de Hartheim. Et dès qu'il a été possible, les déportés fidèles au serment qu'ils avaient fait de «Plus jamais » ont commencé leur travail pour montrer et expliquer cette horreur.

Et dès la fondation de l'Amical, en 1962, José Egea, Joan Pagès, Edmon Gimeno et d'autres collègues ont commencé leur grande tâche, bien que la Dictature niait l'existence des camps, niait leur réalité vécue. Ce sont des années d'engagement invisible, de lutte clandestine, de silences, mais aussi de ténacité, et le groupe moteur formé par de nombreux déportés dirigés par Joan Pagès ne s'est jamais lassé, ils n'avaient jamais un non pour expliquer et rappeler leur expérience de vie, pour donner témoin des années vécues dans le camp.

Egea a travaillé côte à côte pour expliquer l'Horreur, pour faire vivre le «plus jamais» en mémoire de tous les hommes et femmes qui l'ont partagé, qui l'ont vécu.

Un «plus jamais» qui dans son cas l'a amené à être président de l'Amical et délégué en Aragon. Et surtout il a élevé la voix là où on lui a demandé d'expliquer cette horreur. Il a sillonné les villes pour raconter son témoignage, qui a été recueilli par lui-même dans le livre *KL Mauthausen 5894* et dans les six histoires de «L'ECO» du 17 mai au 19 juillet 1986. Egea a visité des collèges, des écoles, des centres culturels et fermement, mais non absent de la douleur et de l'émotion, il a expliqué la vie dans le camp de Mauthausen, la cruauté des SS, l'exploitation à laquelle ils ont été soumis, la dégradation qu'ils ont subie, la famine qu'ils ont traversée et la mort, la mort de leurs camarades, du voisin de brancard, le gazage des plus faibles, des personnes âgées, des enfants. L'horreur de la cheminée qui émettait toujours de la fumée noire, la fumée des âmes qui n'avaient pu endurer tant de cruauté.

Et grâce à des gens comme lui, grâce à sa capacité de travail, à sa ferme volonté de ne pas oublier, grâce à vouloir faire connaître l'un des événements les plus atroces de l'histoire du XXe siècle à nos générations, les filles du régime de Franco et ceux de la démocratie d'aujourd'hui, nous pouvons dire. NOUS N'OUBLIONS PAS! NOUS NE VOULONS PAS VOUS OUBLIER!

Et comme eux et ils ont écrit et dit: pardon oui, oubli non!

